

L' A M I  
DES  
E N F A N S.

M O R A L E.



## *L'AMI DES ENFANS.*

Cet ouvrage a commencé le 1<sup>er</sup>. Janvier, 1782. Le prix de l'année complète, en douze volumes, joliment imprimés, est d'une demi-guinée.

La souscription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1<sup>er</sup>. Janvier de cette même année. Le prix est également d'une demi-guinée pour douze volumes, dont il en paroît un chaque mois, le même jour qu'il est publié à Paris. Ceux qui prendront l'année 1782 complète, & qui souscriront en même tems pour l'année courante 1783, payeront une guinée pour les deux années ensemble. Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

*Not Ford 1790*

# L' A M I

D E S

E N F A N S,

*Par M. BERQUIN.*

---

JANVIER 1783. N<sup>o</sup>. I.

---

O N S O U S C R I T

A L O N D R E S,

Chez M. ELSMLEY, Libraire,  
dans le *Strand*.

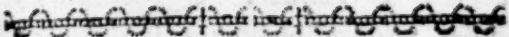
---

M. DCC. LXXXIII.

12707 a3







# LES JARRETIERES

E T

# LES MANCHETTES.

---

LOUIS.

LE joli jour que celui des étrennes ! Ah ! ma sœur, il me tarde bien qu'il n'arrive.

SOPHIE.

Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de Décembre me paroit plus long à lui seul que tout

A 3

le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir ! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

**L O U I S E.**

Te souviens-tu l'année dernière comme tous les amis de papa & de maman nous apportotent des bonbons & des joujoux ? Nous en avions tant, que nous ne savions où les fourrer.

**S O P H I E.**

Et la veille, comme le salon fut éclairé de bougies ! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appella d'une voix douce. Venez, mes cheres filles,

recevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassoit, & pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, & danser, comme des folles, autour de la chambre.

L O U I S E.

Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

S O P H I E.

Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

L O U I S E.

Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner ! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie ? Nous sommes bien petites, & nous ne

possédons pas grand'chose. Mais nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

S O P H I E.

Comment cela, ma sœur ?

L O U I S E.

C'est dans quinze jours le premier jour de l'an, & nous avons de l'argent dans notre bourse.

S O P H I E.

Oui, j'ai près de six francs, moi. Qu'en ferons-nous ?

L O U I S E.

Tu fais bien que c'est après demain S. Thomas, fête de la paroisse ? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, &

apprendre avec soin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après midi. J'ai douze francs en pieces de douze sols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, & nous en acheterons les plus jolies choses que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées ; & la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la Portiere.

S O P H I E.

Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre Frotteur en eussent aussi quelque chose.

L O U I S E.

Tu as raison ; je n'y songeois pas. Oh ! comme ils vont sauter

de joie ! Cette aubaine ne leur est sûrement pas encore arrivée.

S O P H I E.

Nous ferons donc les premières qui leur aurons causé ce plaisir ! O ma sœur ! il faut que je t'embrasse pour cette pensée.

L O U I S E.

Oui, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenser. . . .

S O P H I E.

Eh bien ! il est à nous, & nous pouvons en disposer comme il nous plaît.

L O U I S E.

Je le fais aussi. Mais. . . .

S O P H I E.

Mais quoi donc ?

L O U I S E.

C'est de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faisons des cadeaux, ce n'est pas nous qui les ferons, ce seront nos parens.

S O P H I E.

Oui, cela est vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

L O U I S E.

Ecoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je fais broder assez joliment, & toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

S O P H I E.

A quoi cela nous servira-t-il ?

L O U I S E.

Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretières pour mon papa. Moi, depuis quinze jours je lui brode des manchettes. Il faut faire enforte, & nous le pouvons, que notre besogne soit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

S O P H I E.

Pourquoi donc, ma sœur ?

L O U I S E.

Nous les porterons à notre papa, qui se fera un plaisir de nous les acheter, & qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent, oh ! j'en suis bien sûre.



S O P H I E.

Mais la foire tient après demain ;  
& nous ne pouvons pas achever d'ici  
là, toi, tes manchettes, & moi,  
mes jarretieres ?

L O U I S E.

Cela n'est pas nécessaire non plus.  
L'argent dont nous avons besoin  
après demain pour nos emplettes,  
nous pouvons l'emprunter de notre  
bourse, & nous ferons en état de  
nous le rendre avant de donner  
nos étrennes. Ainsi nous pourrons  
dire, en toute vérité, que c'est  
nous-mêmes qui aurons fait ces ca-  
deaux aux pauvres enfans.

S O P H I E.

Voilà qui est fort bien imaginé.

14      *Les Jarretieres, &c.*

C'est toujours toi qui as le plus d'esprit. Il est vrai que tu es l'aînée.

L O U I S E.

Que nous serons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

S O P H I E.

Oh ! si c'étoit demain, ce grand jour !

L O U I S E.

Il viendra bientôt à présent ; & nous aurons toujours du plaisir à l'attendre.

---

*A B E L.*

**L**E petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre sa mere. Il en fut si affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son pere.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ses habits de deuil; & quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure

joyeuse. M. Duval étoit sensible à cette attention délicate de son fils ; mais il n'en ressentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mere de cet aimable enfant ; & son désespoir le pouffoit , à grands pas, vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, sous différens prétextes, avoit toujours eludé ses instances. M. Duval étoit dangereusement malade. Il n'osoit demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses

forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, & il tourmentoît sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son pere. Il vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits de deuil.

A B E L.

Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui est donc mort encore?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

A B E L.

Eh bien! si vous ne voulez pas  
Janvier 1783. B

me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne dame ne put pas y tenir plus long-tems ; & laissant éclater sa douleur : C'est lui, c'est lui qui est mort, dit-elle. ■

A B E L.

Il est mort ! O mon Dieu, ayez pitié de moi ! C'est d'abord maman, & ensuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je suis, sans pere ni mere ! O mon papa ! O maman !

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beauconp de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui disoit-elle, tes parens te restent encore.

A B E L.

19

A B E L.

Et où donc ? Où les retrouver ?

S A T A N T E.

Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place, & ils auront toujours l'œil ouvert sur leur enfant. Si tu es sage, honnête & laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné personne, & sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

A B E L.

Hier au soir ! quand je me réjouissois de l'aller embrasser aujourd'hui. Hier au soir ! Il n'est donc pas encore à l'Eglise ? O ma

B 2

tante ! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux. Ah ! il craignoit de m'affliger, & je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais à présent que je ne lui causerai plus de peine, je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante, ma chere tante, je vous en supplie.

## S A T A N T E.

Eh bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu sois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je suis désolée d'avoir perdu ton pere. Il m'a fait du bien toute sa vie. J'étois pauvre, & je ne subsistois que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la



Providence. Elle veille pour nous.  
Tranquillise-toi, mon petit ami.

A B E L.

Il faut bien que je me tranquillise. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, & ils sortirent. Le jour étoit sombre ; il tomboit un brouillard épais ; Abel marchoit en pleurant.

Lorsqu'ils arriverent devant la maison, ils la trouverent tendue de noir. Le cercueil étoit sur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils sanglottoient, ils disoient tous que sa vie avoit été pleine d'honneur & de probité. Le petit Abel fendit la presse, & se

jetta sur le cercueil. D'abord il ne put proférer une seule parole : enfin, il releva sa tête en s'écriant : O mon papa ! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolais, lorsque maman mourut ; & pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa !

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, & sa langue restoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embrassé. Elle le conduisit

chez une voisine, & la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son pere. Elle n'osoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnerent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit partie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maison, & court à l'Eglise. Les Prêtres achevoient les prieres des morts. On descendoit le cercueil en silence. Un cri se fait entendre : Enterrez-moi avec mon papa.— Abel s'étoit précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira pâle, défait, tout meurtri, & on l'emporta hors de l'Eglise.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son pere. Enfin, sa premiere douleur se calma. Il ne pleuroit plus ; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche Marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, & lui tint lieu de pere. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils ; & il gaignoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouver-

noit déjà tout le commerce de son bienfaiteur, & le faisoit prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, & lui donner sa fille en mariage. Abel avoit toujours soutenu sa tante de ses économies; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût saisi d'une espece de fièvre, en se rappelant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque. Et il avouoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur & de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

---



---

# C O U P L E T S

*De Maurice\*, à Madame de Saint  
Aulaire.*

---

Air : *Je suis Lindor.*

DE tes bontés mille sources nouvelles,  
De jour en jour, se répandent sur moi ;  
Et je tremblois que mon amour pour toi,  
Ne pût s'accroître, & redoubler comme  
elles.

MAIS non, Maman, je n'ai plus rien à  
craindre,  
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur :  
Plus de raison pour sentir mon bonheur,  
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

QUE de plaisirs l'an nouveau qui com-  
mence  
Feroit goûter à nos cœurs satisfaits,  
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,  
Que j'en aurai dans ma reconnoissance !

---

\* Voyez la première pièce du mois de Juil-  
let, 1782.

---

---

S  
Saint

LE COMPLIMENT  
DE NOUVELLE ANNÉE.

---

Illes,  
moi;  
r toi,  
mme  
ien à  
ur :  
eur,  
ndre.  
om-  
aits,  
e!  
Juil.

LE premier jour de l'an, le petit Porphire entra, de bonne heure, dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; & lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enfant sa voix :

Ainsi que les Romains s'adrescoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon

très-honoré pere, je viens.....

Ah!..... je viens.....

Ici, le petit Orateur demeura court. Il eût beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoît & suoit à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; & l'ayant embrassé tendrement, il lui dit: Voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé?

P O R P H I R E.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en fais pas en-



core assez pour cela. C'est mon frere qui est en Rhétorique. Oh! vous y aurez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, & vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire Grecque.

*M. DE VERMONT.*

Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Ta mere & moi, nous vous en savons le même gré, à toi & à ton frere.

*P O R P H I R E.*

Oh! il a bien été quinze jours à le composer, & moi aussi longtemps à l'apprendre. C'est triste

qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque ! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire !

M. DE VERMONT.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

P O R P H I R E.

Vous m'avez entendu ? Ah, mon papa, que je vous embrasse ! Je le disois bien, n'est-ce pas ?

M. DE VERMONT.

A merveille.

P O R P H I R E.

Oh! c'est qu'il étoit beau!

M. D E V E R M O N T.

Ton frere y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

P O R P H I R E.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec!

M. D E V E R M O N T.

Oui, si tu te bornois à me dire: Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais au lieu de

ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois desirer le plus vivement dans cette année nouvelle ?

P O R P H I R E.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis & votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir & point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela ?

P O R P H I R E.

O mon papa ! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien, voilà ton compliment  
tout

ouvois-  
ce que  
vement  
tout fait. Tu vois que tu n'avois  
besoin de recourir à personne ?

P O R P H I R E.

Je ne croyois pas être si savant.  
Mais c'est toujours comme cela,  
quand vous m'instruisez. Vous me  
faites trouver des choses que je  
n'aurois jamais cru savoir. Me voilà  
maintenant en état de faire des  
complimens à tout le monde. Je  
n'aurai qu'à leur adresser celui que  
je viens de vous faire.

M. D E V E R M O N T.

Il peut en effet convenir à beau-  
coup de gens. Il y a cependant  
des différences à y mettre, sui-  
vant les personnes à qui tu par-  
leras.

*Janvier 1783.*

C

ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois desirer le plus vivement dans cette année nouvelle ?

P O R P H I R E.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne fanté, de conserver votre famille, vos amis & votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir & point de chagrin.

M. D E V E R M O N T.

Et ne me souhaitez-tu pas tout cela ?

P O R P H I R E.

O mon papa ! de tout mon cœur.

M. D E V E R M O N T.

Eh bien, voilà ton compliment  
tout

tout fait. Tu vois que tu n'avois  
besoin de recourir à personne ?

P O R P H I R E.

Je ne croyois pas être si savant.  
Mais c'est toujours comme cela,  
quand vous m'instruisez. Vous me  
faites trouver des choses que je  
n'aurois jamais cru savoir. Me voilà  
maintenant en état de faire des  
complimens à tout le monde. Je  
n'aurai qu'à leur adresser celui que  
je viens de vous faire.

M. D E V E R M O N T.

Il peut en effet convenir à beau-  
coup de gens. Il y a cependant  
des différences à y mettre, sui-  
vant les personnes à qui tu par-  
leras.

*Janvier 1783.*

C

## P O R P H I R E.

Je sens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire ; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

## M. DE VERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitois tout à l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, & aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur, à un malheureux, la fin de ses peines ; à un homme en place, que Dieu veuille bénir.



ses projets pour le bien public ; qu'il lui donne la force d'esprit & le courage nécessaires pour les exécuter ; qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités ; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides & soutenus dans leurs études, l'amour de la science & de la sagesse ; aux peres & aux meres, le succès de leurs espérances & de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans ; toutes fortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis, & adres-



### *Le Compliment*

fer des vœux au Ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, & qu'il leur inspire le desir de se réconcilier avec nous.

P O R P H I R E.

O mon papa ! que je vous remercie ! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frere. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an ?

M. DE VERMONT.

C'est que notre vie est comme une

échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, & nous marquent leur vif desir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu ?

P O R P H I R E.

Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

P O R P H I R E.

Ah ! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame ?

P O R P H I R E.

O mon papa ! quelle belle perspective on a du haut des tours ! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue ; & comme tes yeux ne font pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

P O R P H I R E.

Eh bien ! mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin ?

M. DE VERMONT.

Pas mal. Je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus

la précaution de te faire asseoir à  
tous les Milles.

P O R P H I R E.

Il est vrai. Ce n'est pas mal ima-  
giné au moins, d'avoir mis de ces  
pierres chiffrées sur la route. On  
voit tout de suite combien on a  
marché, combien il faut marcher  
encore, & l'on s'arrange en consé-  
quence.

M. D E V E R M O N T.

Tu viens d'expliquer de toi-  
même les avantages de la division  
du tems en portions égales, qu'on  
appelle années. Chaque année est  
comme un Mille dans la carrière  
de la vie.

P O R P H I R E.

Ah ! j'entends. Et les faisons  
font peut-être les quart de Mille  
& les demi-Mille, qui nous an-  
noncent qu'un nouveau Mille va  
bientôt venir.

M. D E V E R M O N T.

Fort bien, mon fils ; ton obser-  
vation est très-juste. Je suis charmé  
que ce petit voyage soit encore  
présent à ta mémoire. Il peut t'of-  
frir, si tu fais le considérer, le ta-  
bleau parfait de la vie humaine.  
Cherche à t'en rappeler toutes les  
circonstances, & j'en ferai l'appli-  
cation.

P O R P H I R E.

Je ne m'en souviendrais pas

mieux, si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentoiso ingambe, & que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, & je faisois je ne fais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyois, & vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre, ou une piece de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, & vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses

utiles & agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon Précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette maniere, quoique le tems ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie & même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais & gaillards, sans avoir ressenti de fatigue, ni d'ennui : & le bon repas que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très-fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te fais



pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres, sur lequel il alloit tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrais.

## P O R P H I R E.

Eh, mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je fais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

P O R P H I R E.

Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content! Si vous saviez combien cela me délassoit! J'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

P O R P H I R E.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT.

Le coup-d'œil que tu jettas du haut des tours sur tout le payfage qui t'environnoit, c'est la premiere réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de fuivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, fans consulter tes forces, & qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage & expérimenté ne savoit la modérer. Les

connoissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens & dans nos lectures ton devoir que tu eus encore le tems de remplir, les actes de bienfaisance & de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur & te la firent parcourir gaiement malgré la pluie & l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie pour en bannir l'ennui, pour conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins & des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une faible image de la récompense que

Dieu nous réserve à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

P O R P H I R E.

Oui, mon papa, cela quadre tout juste. Oh ! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui !

M. D E V E R M O N T.

C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour ? Le ciel étoit serein dans ce moment ; & nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

P O R P H I R E.

Oh! oui. J'étois fier d'avoir bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT.

Le ferois-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré foible & nud, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins, & à ta subsistance. C'est ta mere qui t'a donné les premiers alimens. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste & honnête.

nête, en t'instruisant de tes de-  
voirs, & en prenant du goût à  
t'en acquitter. Ces conditions, toutes  
avantageuses pour toi, les as-tu  
remplies? As-tu été reconnoissant  
envers Dieu, pour t'avoir fait naître  
dans le sein de l'aïfance & de l'hon-  
neur? As-tu montré à tes parens  
toute la tendresse, toute la sou-  
mission que tu leur dois? As-tu  
bien profité des instructions de tes  
maîtres? Ton frere & tes sœurs  
n'ont-ils jamais eu à se plaindre  
de quelque mouvement d'envie ou  
d'injustice de ta part? As-tu traité les  
domestiques avec douceur? N'as-tu  
rien exigé de trop de leur com-  
plaisance? L'esprit d'ordre & de  
justice, l'égalité de caractère, la

*Janvier 1783.*

D

franchise, la patience & la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons, & par nos exemples, les as-tu? ....

P O R P H I R E.

Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. D E V E R M O N T.

Embrasse-moi, mon fils; j'accepte ta promesse, & j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.



modé-  
à t'inf-  
ar nos  
gardons  
mieux  
Tout  
oui, je  
r.  
j'ac-  
nferme  
à mon  
nouvel-

# LES ÉTRENNES.

*DRAME EN UN ACTE.*

---

---

P E R S O N N A G E S.

M. DUFRESNE.

EDOUARD, *son fils.*

VICTORINE, *sa fille.*

CHARLES, *ami d'Edouard.*

ALEXIS, *jeune orphelin.*

COMTOIS, *domestique.*

*La Scene se passe dans un salon  
de l'appartement de M. Dufresne.*

---

---

LES ÉTRENNES.

DRAME EN UN ACTE.

---

SCENE I.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

EH quoi ! de si bonne heure ici,  
Monsieur Charles ?

CHARLES.

Ah ! c'est vous que je cherchois,  
Alexis.

ALEXIS.

Moi, Monsieur ? Qui peut donc

D 3

me procurer l'honneur de votre visite ?

CHARLES.

Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien, avez-vous eu de jolies étrennes ?

ALEXIS.

Oh mon Dieu ! que me demandez-vous ? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur & moi, nous sommes tous les trois fort contents.

CHARLES.

Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine ?

ALEXIS.

Il est vrai. Nous devons tout à

LES ETRENNES. 55

vos bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avoit pour mon pere. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf ? C'est d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui ; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur : & nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES.

C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes !

ALEXIS.

Oh sûrement ! Son papa est si riche ! Je ne fais cependant si sa

joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous le jours, ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit, sans avoir osé l'espérer.

C H A R L E S.

J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu ? Il vous aura sûrement fait voir les présens qu'on lui a faits ?

A L E X I S.

Oui ; mais comment me les rappeler tous ? Il a d'abord reçu de son pere de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, & une garniture de boutons d'argent pour son habit.

C H A R L E S .

Ce n'est pas là ce que je desirerois le plus de favoir, ce sont les friandises, & les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

A L E X I S .

Oh ! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les friandises ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac ; & à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

C H A R L E S .

Et quoi, par exemple ?

A L E X I S.

Que vous dirai-je, moi ? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un lotto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions ?

C H A R L E S.

Je fais bien ce que je fais. J'avois mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

A L E X I S.

Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît ?



C H A R L E S.

Je ne les dis à personne, Cependant si vous me promettiez d'être discret. . . . .

A L E X I S.

Je ne fais jamais de rapport.

C H A R L E S.

Donnez-m'en votre parole.

A L E X I S.

Voilà ma main.

C H A R L E S.

Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Edouard a été bien attrapé.

A L E X I S.

Mon bon ami? Je ne le souffrirai pas.

C H A R L E S.

En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

A L E X I S.

Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Edouard ?

C H A R L E S.

Oh ! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

A L E X I S.

Mais s'il est atrappé, c'est qu'on le trompe.

C H A R L E S.

Non ; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS.

Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES.

Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui feroit partageable, s'entend.

ALEXIS.

Eh bien! comment pourroit-il perdre à ce marché? Son papa n'est pas si riche que le vôtre; & vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES.

Il est vrai que j'ai reçu un fort

62      *LES ETRENNES.*

beau présent; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

A L E X I S.

Et vous n'avez eu rien de plus?

C H A R L E S.

Rien absolument qu'un gâteau & deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'est alors que j'avois des bonbons & des colifichets de toute espece. Edouard le fait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière, & il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; & avant - hier

encore, nous l'avons renouvelé  
sur notre parole d'honneur. Ainsi,  
vous voyez. . . . .

ALEXIS.

Oui, je vois clairement que le  
pauvre Edouard en fera la dupe. Il  
n'a que faire d'une moitié de gâ-  
teau & d'une petite boîte de con-  
fitures que vous pourrez lui don-  
ner. Il en a reçu de sa tante plus  
qu'il n'en mangera, sûrement. Mais  
est-ce tout ce que vous avez eu, M.  
Charles ? Je ne puis guere vous croire.

CHARLES.

Que voulez-vous dire, M. Alexis ?  
Je vais vous jurer sur tout ce que  
vous voudrez. . . . .

ALEXIS.

Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire ; & si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES.

Savez-vous bien que je ne m'accorde pas de vos remontrances ? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ses étrennes ?

ALEXIS.

Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, & il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose ! Il seroit mal-

malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, & lui dire. . . . .

CHARLES.

Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, & l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même-tems écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS.

Quoi donc, est-ce que vous persistez encore ? . . . .

CHARLES.

Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez ?

ALEXIS.

Je ne recevrais rien, n'ayant rien

Janvier 1783.

E

à donner ; & je lui rendrois sa parole.

C H A R L E S .

Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure ; & lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en fera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses foldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, & je l'appellerai un trompeur & un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que



des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre. . . . .

ALEXIS.

Encore jurer, M. Charles ! si de vos sermens ! Je suis bien pauvre ; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, & jusques à votre montre, je ne voudrois pas faire un serment inutile.

CHARLES.

Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment feroit-on lié à sa promesse ?

ALEXIS.

Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'hon-

neur. Si vous pensiez différemment, je ne saurois que penser de vous.

C H A R L E S.

Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne ?

A L E X I S (*avec chaleur*).

Si je le crois ? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas ; & il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

C H A R L E S.

C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS.

Je n'ai rien à lui rappeler : il fait son devoir de lui-même.

CHARLES.

Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS.

Quoi ! vous joignez encore l'insulte à la rapine ?

CHARLES.

Je me moque de lui, comme il se feroit moqué de moi. Laissez-le faire ; il faudra bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS.

Non , non , Monsieur, je me

flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES (*en sortant*).

A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

---

S C E N E. II.

ALEXIS (*seul*).

J E n'aurois jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son pere, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit si dure pour son ami ? Quelle avarice, quelle bassesse ! Au reste, c'est la faute d'Edouard ; & ce n'est pas un

LES ETRENNES. 71

grand malheur. Mais le voici qui vient.

---

S C E N E III.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD (*tenant un billet à la main*).

AH, mon cher Alexis! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne*).

ALEXIS.

Je fais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché? Il me semble que tu aurois dû commencer

par en demander la permission à ton pere. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

EDOUARD.

D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS.

Eh bien ! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée ?

EDOUARD.

Parce que l'année dernière, & encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois. . . . .

ALEXIS.

Oui ; tu croyois en faire ta dupe.

Te voilà justement puni de ta cupidité.

EDOUARD.

Ah! si j'avois su me contenter de ce qui devoit m'appartenir !

ALEXIS.

Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié ?

EDOUARD.

Tu crois donc ? . . .

ALEXIS.

N'acheve pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole !

EDOUARD.

Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de fripponnerie de sa part ?

ALEXIS.

Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

EDOUARD.

Mais comment son pere l'auroit-il traité si mesquinement cette année ? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS.

C'étoit de sa maman : elle n'est plus. Son pere pense comme le tien : au lieu de bagatelles, enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.



EDOUARD.

Oh ! je le connois. Charles niera  
ce qu'il devroit partager avec moi ;  
& il m'emportera la moitié de mon  
bien.

ALEXIS.

S'il en agissoit de cette maniere,  
ce seroit un fripon.

EDOUARD.

Et dans ce cas, ferois-je obligé de  
lui tenir parole ?

ALEXIS.

Pourquoi non ? C'est comme si tu  
disois que parce qu'il est un fripon,  
tu veux l'être aussi.

EDOUARD.

Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne  
le lui dis pas ?

ALEXIS.

Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

EDOUARD.

Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu fais que tout le reste me vient de ma tante ?

ALEXIS.

As-tu fait cette exception dans votre traité ?

EDOUARD.

Hélas ! non, vraiment.

ALEXIS.

Ainsi cela s'entendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

EDOUARD (*frappant du pied*).

Mais que ferai-je donc? . . .

ALEXIS.

Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

EDOUARD.

Si je le veux, toutefois. Qui pourroit m'y forcer?

ALEXIS.

L'honneur. Si tu penfes assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

EDOUARD.

Oh! cela ne m'embarrasse guere: je suis en état de lui répondre. Et

puis, comment pourroit-il me convaincre ?

ALEXIS.

Il fait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

EDOUARD.

Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS.

J'en aurois la mort dans la cœur, mon cher Edouard. Il me feroit bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention. Mais s'il m'avoit appelé en témoignage, il auroit toujours bien

fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir, que manquer à sa parole.

EDOUARD.

Tu aurois pris son parti contre moi, & je ferois ton ami! Non, je ne le suis plus.

ALEXIS.

Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je fais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner: & si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

EDOUARD.

Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller !

ALEXIS.

Qui est ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même ? Pourquoi t'engager dans une promesse, par laquelle tu t'exposois à perdre ?

EDOUARD.

Mais aussi je pouvois y gagner.

ALEXIS.

Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ses engagements envers toi ?

EDOUARD.

Belle question !

ALEXIS.

ALEXIS.

Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui ? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste & honnête à si bas prix.

EDOUARD.

Oui, pour la moitié de tout ce que je possède !

ALEXIS.

L'autre moitié te reste. Eh bien ! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense sur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guere à de pareilles bagatelles, & que tu fais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder

Janvier 1783.

F

ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer & de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi, au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime & de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah ! si j'étois riche, tu ne gémirois pas long-tems de cette perte ; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

EDOUARD (*lui sautant au cou*).

Oh ! combien tu vaux mieux que



*LES ETRENNES.* 83

moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuste & intéressé ; mais, va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre ! Que Charles en prenne la moitié ! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser, pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime & de ton amitié.

ALEXIS.

Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment, Je connoissois ton cœur, & je faisois le parti que tu allois prendre.

La victoire que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en ferois dégoûté, & tu l'aurois donné au premier venu.

EDOUARD.

Oui, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience, & l'honneur ?

ALEXIS (*en l'embrassant*).

M'aimer toujours, Edouard.

EDOUARD.

Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens ; hâtons-nous de faire

LES ETRENNES. 85

ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrois encore qu'il ne me vint des regrets.

ALEXIS.

Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

---

S C E N E IV.

ALEXIS (*seul*).

NON, quand tout cela seroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie, que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidele à sa parole aux dépens de ses plaisirs ! Ce sacrifice lui coûte sans

86      LES ETRENNES.

doute. Eh bien ! il n'en est que plus glorieux. J'étois sûr de sa droiture ; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice & à l'honneur.

---

S C E N E V.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD (*portant par les deux anses une grande corbeille*).

V I E N S, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand

il en fera tems. Voici toujours la boîte de confitures. (*Il l'ouvre, & la donne à Alexis*). Tiens, c'est ici le milieu ; prends tout ce côté pour Charles, & laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

## ALEXIS.

Non, non ; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises.—Quatre cédrats confits ; deux pour l'un, & deux pour l'autre.—Six cornets de pastilles ; trois pour chacun.

(*Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table*).

Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse ?

EDOUARD.

Deux cens.

ALEXIS (*après en avoir compté cent,  
qu'il dispose dix par dix*) :

Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager : elle te reste avec les autres jetons.

EDOUARD.

Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous ferions amusés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

ALEXIS.

J'en aurois , si tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillans que les bleus. — Un jeu de lotto, & un microscope.

EDOUARD.

Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS.

Il est bien vrai, à la rigueur : mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, & il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le lotto, & gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connoître mille beautés de la nature, qui se déroberaient à nos regards.

EDOUARD.

Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS.

Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

EDOUARD.

Les neuf Muses, & les quatre Saisons.

ALEXIS.

Donne lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part ; & les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons & la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, & met le tout ensemble de son côté*). Les voilà dans son lot.



EDOUARD.

Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS.

Ce que j'aurois fait moi-même, à ta place.—Ha ha! des estampes encadrées? J'avois oublié de lui en parler.

EDOUARD (*avec joie*).

Est-il bien vrai, mon ami.

ALEXIS (*d'un air sévère*).

Et qu'importe? N'est-ce pas comme s'il le favoit? Combien y en a-t-il? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, & les partageant à mesure en deux lots*). Ici, les Princes

regnans de l'Europe, & là, les  
Grands Hommes de France.

EDOUARD.

Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS.

*(Lui présentant deux estampes  
qu'il a mises de côté dans le se-  
cond lot).*

Ah ! mon cher Edouard, notre  
choix est tout fait. Voici la Fon-  
taine & Fénelon. Gardons les amis  
de notre enfance.

*(Il baise les deux portraits ; en-  
suite il met les Princes dans le lot  
de Charles, & les Grand Hommes  
dans celui d'Edouard).*

Voilà tout, je crois ?

EDOUARD (*tristement*).

Hélas ! oui.

ALEXIS.

Pourquoi cet air si triste ?

EDOUARD.

C'est que tu veux que mon bien  
lui appartienne.

ALEXIS.

Non, mon cher Edouard, ce  
n'est pas moi qui le veux. C'est  
toi qui l'as voulu, & qui le veux  
encore. N'est-il pas vrai, tu le  
veux toujours ?

EDOUARD.

Oui, oui ; fais seulement que je  
ne voie plus cela, que j'en sois  
débarrassé.

ALEXIS.

N'y pense plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles, & lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte.  
(*Il sort*).

---

## S C E N E . VI.

EDOUARD (*seul*).

O H oui ! mourir de honte ? Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste*). Et il faut que je me

prive de tant de jolies choses ! pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerois mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce lotto que j'avois tant désiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auroient fait une armée ! Tout cela étoit à moi, Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment*). Mais non, Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole & mon honneur ? J'entends venir quelqu'un ? Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine,

## S C E N E VII.

EDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE

*(Regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table).*

QUE fais-tu donc là, mon frere? Que signifie ce partage? Est-ce qu'il y auroit une moitié pour moi? Sais-tu bien que ce seroit une fort aimable galanterie?

EDOUARD.

Ah! ma sœur, je le voudrois, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE.

VICTORINE.

Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'est quelle nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres ; & ce qu'il obtient par ses importunités, il fait le mettre de côté pour lui.

EDOUARD.

Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrois, pour tout ce que je possède, avoir sa noble maniere de penser.

VICTORINE.

Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

EDOUARD.

Que je suis bien puni d'avoir été  
Janvier 1783.

G

98      *LES ETRENNES.*

si avide. Il faut que je cede à Charles la moitié des présens que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE.

Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

EDOUARD.

Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai eu beaucoup, & lui rien.

VICTORINE.

Il n'auroit donc rien de moi. C'est la justice.

EDOUARD.

Que veux-tu ? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu



*LES ETRENNES.* 99

parole ; il faut bien lui tenir la  
mienne, ou je suis un coquin.

V I C T O R I N E.

Voilà de ces folies que ton  
Alexis te met dans la tête. Non,  
je suis dépitée de ce que tu te  
laisses gouverner par un enfant qui  
vit de nos secours.

E D O U A R D.

Mais n'a-t-il pas raison ?

V I C T O R I N E.

Lui ? Jamais. Et je parierois  
même aujourd'hui qu'il s'entend  
avec Charles pour partager tes dé-  
pouilles.

E D O U A R D.

Sérieusement tu le croirois, ma

100 *LES ETRENNES.*

sœur? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

VICTORINE.

C'est toi qui es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéressé.

EDOUARD.

Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE.

Ha, ha, ha! fort bien! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

EDOUARD.

Cela vaudroit toujours mieux.

V I C T O R I N E.

Et d'une maniere si ridicule!  
Oh! comme ils vont se moquer  
de toi! Ha, ha, ha!

E D O U A R D.

Alexis se moqueroit de moi ?

V I C T O R I N E.

S'il aide à te tromper!

E D O U A R D.

Mais j'ai donné parole. Le par-  
tage est tout fait, & Charles va  
venir.

V I C T O R I N E.

Eh bien! qu'il s'en retourne.  
Quelle sera ma joie de voir que  
tu les attrapes, lorsqu'ils pensent  
t'attraper!

EDOUARD.

Oui, que je me déshonore pour  
sauver ces miseres !

VICTORINE.

Mais si je te les conserve avec  
ton honneur ?

EDOUARD.

Et par quel moyen ?

VICTORINE.

Le voici. C'est d'aller conter  
l'affaire à mon papa, ou plutôt à  
ma tante, qui seroit plus facile à  
persuader, pour qu'ils te défendent  
de te défaire de leurs présens. Je  
me charge de la mission.

EDOUARD.

Non, non, ma sœur, si tu as  
quelque amitié pour moi.

## VICTORINE.

A la bonne heure. Tu veux te  
laisser plumer ? Je le veux aussi. Je  
ne perds rien à cela. Tout au con-  
traire, j'y gagne le plaisir de rire  
à tes dépens, & d'avoir mainte-  
nant d'aussi jolies étrennes que toi.  
Je vais toujours le dire à mon papa,  
quand ce ne seroit que pour te faire  
gronder, puisque tu n'as pas voulu  
suivre mes idées.

---

---

*S C E N E VIII.*EDOUARD (*seul*).

ELLE a raison cependant. Si mon papa & ma tante me le défendent, je garde tout, & je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est elle pas d'abord venue à l'esprit ? Il est vrai que ce ne feroit pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah ! si Alexis étoit ici pour me décider ! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

---

---

S C E N E IX.

EDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS.

CHARLES ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son pere. Courage, mon cher Edouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, & il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

EDOUARD.

Il me trompe, j'en suis sûr ; &

il faut encore que je paroisse content !

ALEXIS.

N'as-tu pas sujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

EDOUARD.

Eh bien ! je tâcherai de me vaincre, & de faire bonne contenance devant lui. Mais fais tu ce que me disoit tout à-l'heure ma sœur ? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens, que de cette maniere je conserverois mon honneur & toutes mes étrennes.

ALEXIS.

Et le repos de ta conscience, le conserverois-tu aussi par ce moyen ?



EDOUARD.

Hélas, non ! je sentoie déjà en moi qu'il feroit malhonnête d'en ufer ainfi.

ALEXIS.

Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Edouard ! ne réfiſtons jamais à ces premiers ſentimens de droiture & de générofité. Tu verras bientôt quel plaifir on trouve à les fuivre. Eſt-ce que nous aurions beſoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va, je te promets de n'en être que plus empreſſé à te procurer d'autres amuſemens. Si mon amitié eſt quelque choſe pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête & délicat.

E D O U A R D.

Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, & c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil ; & je le suivrai quoiqu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces miseres ! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

A L E X I S.

Bien comme cela, mon ami ! C'est le triomphe d'un heros qui revient victorieux d'une bataille.

E D O U A R D.

Prends toujours soin de ma foi-

bleffé, & si tu me voyois fléchir,  
parle pour moi.

ALEXIS.

Je n'en aurai pas besoin. Mais  
doucement : c'est Charles qui s'a-  
vance.

---

S C E N E X.

CHARLES, EDOUARD,  
ALEXIS.

CHARLES (*avec l'air un peu em-  
barrassé*).

BONJOUR, Edouard. Alexis est  
venu me dire que tu me deman-  
dois. Me voici. Je suis cependant  
fâché, . . . .

EDOUARD.

De quoi es-tu fâché, mon ami ?

CHARLES.

De ce que mes étrennes ont été si misérables, & de ce que je....

EDOUARD.

N'est-ce que cela ? Sois tranquille.

ALEXIS.

Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis ! N'est-ce pas, Edouard ?

EDOUARD.

C'est de tout mon cœur.

*(Il prend Charles par la main & le conduit vers la table).*

Tiens, voilà tous mes présens  
que nous avons d'abord partagés en  
deux portions bien égales. J'ai encore  
ajouté quelque chose de plus à la  
tienne, pour ne te laisser rien à  
regretter.

ALEXIS.

Il y avoit deux choses qui n'é-  
toient pas de nature à être par-  
tagées, le microscope & le lotto.  
Edouard, suivant vos conventions,  
pouvoit les garder pour lui. Il a  
mieux aimé vous donner le lotto,  
de peur d'avoir le moindre repro-  
che à se faire.

EDOUARD.

J'ai regret que ces figures de  
porcelaine n'aient pu se partager

par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses ; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre & cette bourse qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

C H A R L E S.

Eh non, mon ami, je suis content.

E D O U A R D.

Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé, dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne*).

C H A R L E S (*veut courir après lui pour le rappeler*).

Où vas-tu donc ? ce n'est pas la peine.

A L E X I S,

LES ETRENNES. 113

ALEXIS (*l'arrêtant*).

Laissez-le faire, M. Charles. (*A Edouard*). Oui, va, va, mon ami.

---

SCENE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS.

EH bien, Monsieur, convenez-en, Edouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir

*Janvier 1783.*

H

114    *LES ETRENNES.*

de surpasser votre attente & de combler votre joie.

CHARLES (*confus*).

Est-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne fais comment. . . .

ALEXIS.

Ce n'est pas votre faute si vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES (*en se détournant*).

Le pauvre Edouard !

ALEXIS.

Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, & réjouissez-vous.



SCENE XII.

EDOUARD, CHARLES,  
ALEXIS.

EDOUARD (*revenant avec un grand  
gâteau qu'il présente à Charles*).

TIENS, voilà qui t'appartient  
par-dessus le marché.

CHARLES (*le repoussant d'une main,  
& de l'autre se cachant le visage*).

Non, non, c'en est trop.

EDOUARD.

Prends-le, je te le donne; & ne  
crois pas que ce soit par le remord  
de t'avoir celé quelque chose!  
Alexis peut t'en être garant.

H 2

ALEXIS (*en regardant fixement Charles*).

Oui, je le suis, à la face de tout l'univers.

(*Charles s'essuie les yeux*).

Mais je crois que vous pleurez, M. Charles? Qu'avez-vous donc?

C H A R L E S .

Rien, rien, si ce n'est que je suis un malheureux, qui . . . vous a trompé.

ALEXIS.

Toi, me tromper? Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins & de bons amis?

C H A R L E S .

Et c'est ce qui me rend plus

coupable. Je ne mérite pas que tu  
penses si noblement de moi. (*Il  
prend la main d'Edouard*). Je puis  
cependant te montrer que je ne suis  
pas encore tout-à-fait indigne de  
ton estime. Il est bien vrai que je  
n'ai rien reçu de mon papa en ba-  
gatelles & en friandises, mais . . .  
mais . . . (*Il fouille dans sa poche*)  
voici trois louis que je lui ai de-  
mandés à la place, & qu'il m'a  
donnés. Tu le vois, j'étois un trom-  
peur, tandis que tu étois si géné-  
reux à mon égard. Voici la moi-  
tié de mon argent. Il t'appartient  
de droit. Seulement par pitié, par-  
donne-moi ma coquinerie, & reste  
mon ami.

H 3

EDOUARD (*lui sautant au cou*).

Oh toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas. . .

---

*S C E N E    XIII.*

EDOUARD, CHARLES,  
ALEXIS, VICTORINE.

VICTORINE.

ALLONS, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa!

ALEXIS.

O ma chere Victorine! ne pourroit-il attendre un moment? Ce

seroit me dérober un plaisir, un plaisir! . . . .

V I C T O R I N E.

Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frere? Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois.

*(Elle le prend par la main & l'entraîne).*

E D O U A R D.

Ma sœur, ma sœur! quelques minutes encore!

V I C T O R I N E *(en se retournant, d'un air moqueur).*

Mon frere, mon frere! Non, cela n'est pas possible.

*(Elle sort avec Alexis).*

---

---

S C E N E    X I V .

CHARLES, EDOUARD.

EDOUARD (*prenant la main de Charles*).

O MON cher ami ! que je suis touché de ce noble retour ! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

C H A R L E S .

Comment ? Lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi ?

E D O U A R D .

Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne fais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais

je n'aurois eu la force de tenir ma parole sans les encouragemens d'Alexis.

CHARLES.

Eh ! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité. Lorsqu'ensuite je suis venu, & que j'ai vu combien de loyauté tu avois mis dans le partage. . . . .

EDOUARD.

Moi, le partage ? C'est lui qui l'a fait. Je ne fais comment il a pu s'y prendre ; mais il me faisoit trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te

donnois, & je croyois m'enrichir.

C H A R L E S.

Ah ! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids ! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus osé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

E D O U A R D.

Et moi donc, comme j'étois tourmenté ! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux ! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis ! Si pauvre, avoir tant de droiture ! N'est-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses ?



CHARLES.

Lui, mon cher Edouard ? D'où te viendrait ce vilain soupçon ?

EDOUARD.

C'est ma sœur qui par jalousie vouloit me le faire accroire.

CHARLES.

Ah ! si tu l'avois entendu parler de toi ! Comme il soutenoit vivement ton parti ! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Cui, dès ce moment il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie ; & je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

EDOUARD.

Non , Charles , c'est à moi de

le récompenser, & j'en fais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes

C H A R L E S.

Que dis-tu ? Moi ? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, & lui de le gagner.

E D O U A R D.

Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

C H A R L E S.

Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille

LES ETRENNES. 125

pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

EDOUARD.

Je vais appeller un domestique.  
Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

*(Il sort en courant).*

---

SCENE XV.

CHARLES *(en remplissant la corbeille)*.

CE brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! & je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter ! Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore

plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant désiré, qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je sens à présent qu'être juste & honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

---

*S C E N E XVI.*

EDOUARD, CHARLES,  
COMTOIS.

EDOUARD (*à Comtois qui le suit*).

ENTREZ, entrez, Comtois.

(*Il ferme la porte au verrouil*).

C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS.

Oh ! de grand cœur, Monsieur.  
Nous aimons tous cet excellent  
jeune homme.

EDOUARD (*à Charles*).

As-tu fini, mon ami ?

CHARLES.

J'aurai bientôt fait. Il ne reste  
plus que les porcelaines, que je vais  
mettre par-dessus, pour qu'elles ne  
soient pas endommagées.

EDOUARD.

C'est bien pensé ; mais dépêche-  
toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES.

Voilà qui est fini.

EDOUARD (*à Comtois*).

Bon ! Vous n'avez qu'à prendre la corbeille, & la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, & sur-tout prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES.

Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, & je les mettrai dans la bourse de jetons.

(*On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte, & qui dit*):

Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

EDOUARD.

EDOUARD.

O mon Dieu! qu'allons-nous faire? (*En se retournant vers la porte*). Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES

(*Mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois*).

Tenez; vous glisserez ceci dans la corbeille.

EDOUARD (*en lui présentant la corbeille*).

Prenez-la sous le bras, & tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES.

Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquiver, sans qu'il vous voie.

Janvier 1783. I

COMTOIS.

Laissez-moi faire.

ALEXIS (*de derrière la porte*).

Eh bien, m'ouvrirez-vous ?  
Edouard, ton papa me suit de près.

EDOUARD (*à Charles*).

Je peux lui ouvrir maintenant ?

CHARLES.

Oui ; c'est fait.

(*Il fait signe à Comtois de ne  
pas faire de bruit*).



---

---

S C E N E XVII.

EDOUARD, CHARLES,  
ALEXIS, COMTOIS.

EDOUARD (*ouvrant la porte à  
Alexis*).

J E te demande pardon, mon cher  
ami, de t'avoir fait attendre. C'est  
que nous étions occupés.

(*Il le prend par la main, & se  
place de manière à lui cacher la  
corbeille & Comtois*).

ALEXIS.

Et à quoi donc ?

(*Il surprend Charles qui fait  
signe à Comtois de sortir*).

A qui en veut-il avec ses mines?

*(Il se retourne, & apperçoit le domestique).*

Ha! ha! qu'est-ce qu'il porte là?

*(Il va vers lui, & veut regarder dans la corbeille).*

COMTOIS *(lui retenant le bras).*

Doucement, Monsieur Alexis;  
c'est un secret.

ALEXIS.

Comment? Du mystère?

COMTOIS.

Vous l'apprendrez tantôt chez  
vous.

*(Il veut sortir. Alexis l'arrête).*

ALEXIS.

Je veux le savoir en ce moment.

LES ETRENNES. 133

Ah! si j'avois deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

EDOUARD.

Qu'appelles-tu un outrage? C'est le foible prix du service que tu viens de nous rendre.

*(Il reprend la corbeille, & la lui présente).*

Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES

*(Lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet).*

Et ceci encore.

*(Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Edouard continue de lui offrir).*

ALEXIS.

Que faites-vous ? Non, non, jamais.

EDOUARD.

Je le veux.

CHARLES.

Je vous le demande en grace. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'Edouard.

COMTOIS.

Si j'osois joindre ma prière à celle de ces Messieurs ! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il seroit petit ; mais je vous le donneroïs de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS.

O mon cher Edouard, mon généreux Charles ! (*Il les embrasse*). Et vous, mon brave Comtois ; (*en le regardant d'un air attendri*), vous me faites pleurer d'admiration & de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi ; je ne l'accepterai jamais.

EDOUARD.

Veux-tu me chagriner ?

CHARLES.

Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié ?

---

---

*S C E N E XVIII.*

M. DUFRESNE,    EDOUARD,  
CHARLES, ALEXIS, COM-  
TOIS.

M. DUFRESNE

*(Qui est entré depuis un moment à l'improviste, & s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, leve ses mains & ses regards vers le Ciel, ensuite ils s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, & dit) :*

E<sub>H</sub> bien ! vous trouverai-je toujours en querelle ?

EDOUARD *(courant à lui)*.

Ah ! mon papa ! venez nous ac-

corder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidele à ma parole.....

CHARLES.

Il me rend à l'honneur.....

EDOUARD.

Et il méprise notre reconnoissance.

ALEXIS (*se jettant dans les bras de M. Dufresne*).

O mon digne protecteur, mon second pere! sauvez moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous inspirer sur mon compte; & j'irois maintenant me démentir? Non, non, je me rendrois suspect à moi-

même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE.

Mes chers enfans, que vous me ravissez ! Non, mon brave Alexis, ces présens ne font rien pour payer tant de délicatesse & de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Edouard & à Charles*). Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

EDOUARD.

Ah ! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver !

CHARLES.

Vous me punissez, Monsieur,



comme je le méritois peut-être tout-à-l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis. . . . .

ALEXIS (*à M. Dufresne*).

Non, non; de grace ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE.

Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil & de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, & donne-le à ta mere, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS.

Vous m'y forcez, Monsieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais, au moins, qu'Edouard garde ses présens!

M. DUFRESNE (*tirant sa bourse*).

Eh bien! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachete en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS.

Ah! mon cher Monsieur Dufresne! arrêtez, arrêtez. Je ne fais, tant je suis pénétré de joie & de reconnoissance. . . . . Ma pauvre mere! Il y a bien long-tems qu'elle ne se fera vue si riche! O mes bons

amis ! (*Il embrasse Edouard & Charles, sans pouvoir leur parler*).

M. DUFRESNE (*à Edouard*).

Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

EDOUARD.

Eh mon papa ! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui ?

M. DUFRESNE.

Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices, & de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

EDOUARD.

Oh ! comme je vais profiter près de lui !

ALEXIS (*se jettant aux genoux de M. Dufresne*).

Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. DUFRESNE (*se relevant*).

Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton pere.

CHARLES.

Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne ; & je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE.

Oui, mes amis, tel est l'empire  
de la vertu, d'élever jusqu'à elle  
tout ce qui l'approche. Vivez tou-  
jours unis, pour vous fortifier dans  
la droiture & dans l'honneur ; &  
soyez hommes ce que vous êtes  
enfans.

FIN.

---

De l'Imprimerie d'E. Cox, Great Queen-  
Street, Lincoln's-Inn Fields, 1783.

